

XYZ. La revue de la nouvelle

Attention Tanger

Daniel Leduc



Numéro 23, août–automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4071ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leduc, D. (1990). Attention Tanger. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 49–54.

Attention Tanger

Daniel Leduc

Le port de Sète était encombré de petites embarcations de touristes. De suite, Francis remarqua l'*Agadir*, paquebot qui faisait la navette entre les côtes française et marocaine. Le bastingage peint en noir se détachait de la blancheur laiteuse de la coque, ce qui donnait à l'ensemble un aspect solennel.

La chaleur accablante pesait de tout son poids sur les épaules de Francis. Il sentait les courroies du sac à dos brûler sa peau à travers la mince épaisseur du tee-shirt aux couleurs de l'université de Stanford. Il se jurait bien d'emporter moins d'objets, soi-disant indispensables, la prochaine fois.

Muni de son passeport, de sa carte d'embarquement et de son billet de classe économique, Francis se trouva rapidement sur le pont principal où une foule bigarrée caquettait de façon assourdissante. Avec son regard de peintre, il déchiffrait les visages alentour, y percevant joie, puissance, désarroi ou solitude.

La mer était calme. Un vent étale déposait des particules de désert dans les cheveux. Francis avait envie de purger son esprit, de se laisser aller à ce léger mouvement de houle propice à l'oubli.

Le son d'une voix limpide vint caresser son oreille, et il sentit une main effleurer son épaule.

— Dis, tu te trouves à des années-lumière d'ici ! C'est beau sur ta planète ?

Francis se retourna, et rencontra le regard flamboyant d'une fille qui le fixait.

— Je m'appelle Élodie. Excuse-moi si je t'ai fait atterrir !

— Ne t'excuse pas. Je pensais à des trucs... Moi, c'est Francis.

— Je t'observe depuis un certain temps. On dirait que tu veux t'isoler, te mettre à l'écart. C'est ce qui m'a donné envie de te parler.

— C'est paradoxal, non ?

— Peut-être. Mais j'aime bien cultiver les paradoxes.

— Moi aussi. Alors, comme je n'ai pas soif, je t'invite à boire un pot.

— D'accord. Je te suis.

Le bar, à cette heure de la journée, était presque désert. Seul un homme d'une quarantaine d'années, coiffé d'une calvitie naissante, était assis au fond de la salle. Son regard balayait l'espace autour de lui, mais évitait systématiquement de croiser ceux de Francis ou d'Élodie. Il était atteint d'un tic nerveux qui lui faisait plisser les commissures des lèvres et qui donnait à l'ensemble de son visage une note comique malgré l'austérité du personnage.

Élodie, de suite, l'avait remarqué.

Elle confia à Francis qu'il lui rappelait un professeur de sciences naturelles, lequel était mort, chutant du haut d'une falaise en voulant attraper un papillon.

Tous deux rirent sans trop savoir pourquoi. Ils parlèrent longuement de leur vie respective. Élodie, de ses études de lettres, de son goût pour l'écriture. Francis, de ses aspirations artistiques, de ses déboires de peintre et de ses quelques succès. Qu'allaient-ils faire au Maroc ? Élodie, se ressourcer, chercher des racines arrachées en même temps que l'ancienne colonie. Francis, mettre sur sa palette le flamboiement de couleurs aussi chaudes que la paume sous le soleil. Ils se touchaient le bout des doigts en s'exaltant, en découvrant des détails de leur existence convergeant vers un même point, unique. Ils oubliaient leur verre, le bar, et l'homme à moitié chauve qui restait seul avec son tic, alors que dehors le temps se gâtait.

Des cumulo-nimbus s'amassaient à l'horizon. Bientôt la mer se déchaîna. La tangage et le roulis, jusqu'alors si discrets, secouèrent les tripes des passagers inaccoutumés à ce genre de balancement.

Francis et Élodie se serraient l'un contre l'autre comme pour faire corps contre les mouvements intempestifs du paquebot. Ils étaient allés dans la cabine réservée à la classe économique. C'était une grande pièce remplie de sièges peu confortables dans laquelle une majorité d'enfants lançaient leurs pleurs ou leurs cris dans toutes les directions.

Sans se soucier de la masse vivante qui les entourait, Francis posa ses lèvres sur la bouche d'Élodie, et le baiser qu'elle lui rendit eut un goût de soufre, de tonnerre et de vin chaud.

Tout au fond de la cabine, assis entre une Marocaine à la poitrine lourde de sens et une Nigérienne aux jambes effilées comme un voleur en fuite, un homme était là, qui regardait ailleurs, se passant parfois la main dans les cheveux qu'il n'avait pas.

Le lendemain, le débarquement à Tanger eut lieu, vers minuit. Outre son sac à dos, Francis portait le *vanity-case* d'Élodie, elle-même ayant une petite valise, plus un sac de voyage accroché à l'épaule.

Les douaniers étaient à moitié endormis. Ils jetèrent un regard négligent sur les passeports et ne posèrent aucune question.

Enfin, Tanger était offerte, fille nocturne au souffle chaud.

Élodie prit Francis par la main, et d'une voix si douce, lui dit:

— À présent, il faut nous séparer. Je dois aller chez des amis. Je dormirai là-bas.

— Tu ne m'en avais pas parlé. Quand peut-on se revoir ?

— Demain soir si tu veux. Disons vers sept heures. Retrouvons-nous au Biarritz, avenue d'Espagne. Tu n'auras qu'à demander.

Avec passion, Francis serra Élodie contre lui. Puis il fut seul, avec une lassitude qui l'étreignit soudain.

Le lendemain soir, Élodie était au rendez-vous. Elle portait une tunique blanche brodée de motifs arrondis. Aussitôt, Francis remarqua une inquiétude dans son regard. Il s'enquit de ce qui pouvait la tourmenter ainsi.

— Tu sais, l'homme à moitié chauve qui ressemble à mon ancien prof de sciences-nat., eh bien ! figure-toi qu'il m'a suivie toute la journée. Où que je sois allée, il était là, à m'épier. J'ignore ce qu'il veut, mais j'avoue qu'il me fait peur.

— Tu dois lui plaire, voilà tout.

Élodie ne répondit pas. Elle serra le bras de Francis, et ses lèvres se crispèrent.

Après le repas — Touajen* et aloua el rifa**, agrémentés de thé à la menthe verte — tous deux s'enfoncèrent dans la médina d'où émanait comme une odeur d'épices mélangée à la sueur des hommes.

La nuit était claire. Dans le ciel, une myriade d'étoiles formait des signes cabalistiques qu'Élodie et Francis tentèrent en vain de déchiffrer.

Les deux jeunes gens ne parlaient guère. Ils se contentaient de marcher en se tenant serrés l'un contre l'autre. Leurs pas résonnaient dans les ruelles maintenant désertes. Un vent coulis frôlait leurs visages, et le temps perdait son temps avec lenteur.

Soudain, Élodie poussa un cri. De l'embrasure d'une porte avait jailli une ombre qui s'enfuyait devant eux.

— C'est lui ! Je l'ai reconnu ! Tu vois, il me suit partout. Je t'en supplie, fais quelque chose !

Francis courut à la poursuite de l'ombre. En vain. Dans ce dédale de rues et de venelles, qui retrouverait qui ?

Désespérés, tous deux décidèrent de rentrer — chacun prenant la direction de son gîte — après s'être enlacés avec une telle tendresse !

Ils décidèrent également de se retrouver le lendemain, même heure, même endroit.

Ce qu'ils firent.

Lorsqu'elle apparut, Élodie avait un paquet sous le bras. Elle le tendit à Francis.

— C'est pour toi.

Du papier kraft, il sortit un objet compact, de forme oblongue. C'était un poignard dont la fusée représentait un personnage à deux têtes. Il était glissé dans une gaine en cuir richement décorée.

— Je l'ai acheté, ce matin même, à un marchand du souk. Il m'a dit qu'il portait chance à son détenteur. Accroche-le à ta

* Ragoûts épicés et sucrés.

** Nougat au beurre frais.

ceinture et ne t'en sépare jamais. Ce sera le symbole de notre affection.

En disant cela, Élodie posa sa main sur la joue de Francis en y appliquant une légère pression.

Ils allèrent se promener sur le port. Un embrun léger imprégnait les vêtements. Des marins de nationalités diverses déambulaient, cherchant quelque aventure qui puisse marquer leur passage.

Élodie entraîna Francis dans la nuit. Elle marchait d'un pas rapide comme quelqu'un qui connaît tous les tours et les contours qui mènent à la destinée.

Ils entrèrent dans la médina. Francis se laissait conduire, non sans se demander où ils allaient ainsi. Enfin, ils se trouvèrent devant un petit bar dont la façade était peinte en ocre.

— Ici, nous pourrons boire un peu de vin. Ils ont un excellent Thaleb. Et le Derviche tourneur est tout à fait époustouflant !

Tandis que le danseur — un plateau garni de verres, tasses et autres ustensiles sur la tête — tournoyait en se contorsionnant au rythme d'une musique endiablée, Élodie s'éclipsa, pour revenir quelques instants plus tard, la colère aux joues.

— Il est encore là ! En allant aux toilettes, je l'ai aperçu dehors qui attendait. Je t'en supplie, Francis, il faut que tu lui dises de me laisser en paix !

Francis abandonna son troisième verre, à regret. Il se sentait en harmonie avec le monde, et cependant, un sentiment exaspéré germait en lui.

Il sortit du bar, titubant.

Dès qu'il aperçut l'homme à moitié chauve avec son tic aux commissures des lèvres, Francis bondit vers lui.

Il ne lui demanda rien; n'entendit rien — sinon le bruit sourd que fit le poignard lorsqu'il l'enfonça.

Quand la police arriva, l'homme à moitié chauve baignait dans son sang.

Francis ne comprenait pas pourquoi on le traitait ainsi: coups de pied, gifles et autres sévices.

Pourquoi des menottes? Et pourquoi des questions? Toujours des questions?

Le lendemain, dans sa cellule, il se réveilla.

Alors, il sut pourquoi il était perdu.

Mon cher Jacques,

Voilà bientôt trois mois que je suis enfermé ici. J'ignore quand le jugement aura lieu, et mon avocat n'est guère optimiste. Peut-être serai-je extradé en France. Tout vaudrait mieux que rester dans cette prison infecte où les rats sont plus humains que les humains.

Tu me demandes comment j'en suis arrivé là? Ce serait long à t'expliquer. Ce que je sais, c'est que j'ai tué un policier français...

Figure-toi qu'il enquêtait sur une filière de drogue: des filles qui passent de l'héroïne pure cachée dans leur vanity-case.

Il paraît que le bar devant lequel je fus arrêté était l'un de ceux qui écoulaient la drogue.

Quant à la fille qui portait un prénom ressemblant à une mélodie, elle a, semble-t-il, disparu.

Elle avait les mains si douces... tu ne peux pas imaginer!

Mon vieux Jacques, toi mon copain de toujours, ne m'oublie pas.

Francis

Cette lettre n'a jamais franchi les murs de la prison de Tanger.

XYZ



« Études et documents »

L'invention de la critique

collection dirigée par Simon Harel

André
Vanasse

*Le Père vaincu,
la Méduse et les
fils castrés*

Sous la direction de
Julia Bettinotti

*La Corrida de
l'amour.
Le roman Harlequin*

Bernard
Andrès

*Écrire au Québec:
de la contrainte à
la contrariété*